



HAL
open science

Tolkien théoricien de la race pure ?

Marc Chémali

► **To cite this version:**

Marc Chémali. Tolkien théoricien de la race pure ?. Michel Prun. Changements d'aire : De la "race" dans l'aire anglophone, L'Harmattan, 2007, 978-2-296-03554-6. hal-03155471

HAL Id: hal-03155471

<https://hal.parisnanterre.fr/hal-03155471v1>

Submitted on 31 May 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

TOLKIEN, THÉORICIEN DE LA RACE PURE ?

Marc Chémali, *Université Paris Nanterre*

INTRODUCTION

Je ne viens pas louer Tolkien, mais je ne viens pas l'enterrer non plus. Pourtant, le titre de ma communication, « Tolkien, théoricien de la race pure ? », ressemble à s'y méprendre à une mise en accusation. Il faut bien l'admettre, l'essentiel de ce qui a été écrit sur Tolkien l'a été sur le mode défensif. On l'a défendu quand il a été accusé de manichéisme simpliste, d'écrire pour adolescents attardés, de produire de la sous littérature de sous-genre, mais l'accusation qui, à ma connaissance, n'a jamais été sérieusement réfutée est celle de racisme. Dans ce dernier cas, on s'est contenté de brandir l'anecdote des éditeurs allemands et on en est resté là ; comme si cet épisode purifiait le texte des égarements de son auteur. D'ailleurs, je serai moi-même amené à dégainer ladite anecdote : elle est effectivement importante. Mais il me semble nécessaire qu'un lecteur enthousiaste de Tolkien nomme enfin un chat par son nom et examine d'un peu plus près ce qui, dans le texte, justifie une telle accusation.

Dès la première d'une longue série de lectures et malgré la jubilation intense qu'elle suscitait en moi, j'ai été gêné par certains aspects de l'œuvre. Certaines valeurs dont le texte était porteur n'étaient et ne sont toujours pas les miennes : les hauts faits d'armes, l'héroïsme sur le champ de bataille, par exemple, me laissent légèrement dubitatif mais n'interrompent pas ma « suspension volontaire d'incrédulité ». En revanche, quand Tolkien parle de races inférieures et de la déchéance d'une race pour cause d'hybridité, il me faut passer rapidement sur le

passage en question en retenant ma respiration avant de retrouver le plaisir de la lecture.

Je consacrerai donc ma première partie intitulée « les grands et les petits » à la mise à plat de ce qui, dans le texte, me semble difficile à lire sans frémir. Mais si j'en restais là, je ferais preuve d'autant de malhonnêteté intellectuelle que ceux qui l'attaquent sur ce terrain et que ceux qui éludent le problème en brandissant l'anecdote hagiographique. Car, indépendamment de ce que révèlent ses lettres des positions de l'auteur, le texte se défend. Il se défend en se contredisant pratiquement terme à terme. Si, à l'issue de ma première partie, Tolkien peut apparaître comme un chantre de l'Occident Chrétien, il reste plus chrétien qu'occidental en ce sens qu'il n'appartenait pas vaguement à un courant culturel à l'idéologie douteuse : il était chrétien, que dis-je ?, catholique jusqu'au fond de l'âme. Cette foi authentique contrebalance les autres influences qu'il a subies et j'en examinerai les effets dans ma deuxième partie, « il était une foi ». Enfin, je consacrerai ma dernière partie, « un bon roi revenu de loin », à un bilan des tensions que les contradictions de l'auteur font apparaître dans son œuvre et qui, à mon sens, la sauvent de la mièvrerie et contribuent à en faire une œuvre majeure, quoi qu'en disent certains qui, souvent, ne l'ont pas lue.

I- LES GRANDS ET LES PETITS

1892, l'Angleterre triomphante règne sur les flots et impose des mains dont on ne sait plus si elles sont encore tutélaires (mais condescendantes), ou simplement rapaces, sur de vastes portions du monde et Tolkien vient au monde en Afrique du Sud, à Bloemfontein, dans une famille petit bourgeoise qui s'est exilée là en quête de

promotion sociale. Mais l'aventure se solde par un désastre : son père décède quand John Tolkien n'a que quatre ans. De retour en Angleterre, sa mère, qui vit plus ou moins des bontés de sa famille et de sa belle-famille, se trouve ostracisée pour s'être convertie au catholicisme et l'isolement qui s'ensuit parachève sa déchéance sociale. Au terme de cette tragédie, Mabel Tolkien tombe malade et meurt. À l'âge de douze ans, Tolkien se retrouve orphelin et se voit confié à un tuteur, Father Francis, un jésuite ami de sa mère, qui se charge de son éducation, une éducation stricte et pieuse, cela va sans dire.

Ce début quasi-dickensien dans la vie n'incite clairement pas Tolkien à la révolte : il embrasse la foi de sa mère avec enthousiasme, s'applique à l'école et s'attache à être ce qu'on attend de lui, un hobbit respectable. Mais, à l'image de Bilbo, cette respectabilité, qui n'est pas de pure façade, est sous-tendue d'éléments hétérogènes, voire discordants (dont le moindre n'est pas d'être catholique dans un pays où le papisme et les images pieuses sont éminemment suspects). Une fois à l'université, Tolkien s'oriente vers la philologie et se spécialise dans les langues nordiques, scandinaves et germaniques. Un domaine d'études qui, nous le verrons, s'était développé dans un cadre lourdement marqué idéologiquement.

Car le *Zeitgeist* en Europe occidentale — nous commençons à le payer aujourd'hui — était marqué par la certitude inébranlable de la supériorité de la race blanche sur toutes les autres ; supériorité scientifique, technique, administrative, que dis-je ? ontologique. Au nom de cette supériorité, l'homme blanc avait pris sur lui de porter un fardeau, celui d'une mission civilisatrice à l'égard — ou à l'encontre — des races de couleur. Il s'agissait de les évangéliser, de les éduquer, de les soigner et de

les sauver de leur propre sauvagerie. Cette première période d'intentions honorables et de méthodes douteuses pour paraphraser Conrad a inévitablement fini par céder la place à une période où les empires coloniaux ont trouvé plus reposant, et plus rentable, de confier ce fardeau aux porteurs indigènes de leurs possessions qui, après tout, étaient là pour ça. Dès lors, le pillage systématique des ressources et l'exploitation des populations indigènes s'est installé sans crier gare, mais toujours sous couvert de mission civilisatrice.

Ayant enfoncé cette porte béante du contexte historique dans lequel Tolkien est né et a grandi, il me faut à présent enfoncer une autre qui nous mènera un peu plus près de l'auteur et surtout de son texte à savoir, l'émergence et le développement de la philologie. Avant que cette dernière, science balbutiante héritée du dix-huitième siècle, ne se transforme en linguistique diachronique et ne s'attache, en toute rigueur, à décrire l'évolution possible des langues dont il reste des textes, ou simplement des fragments écrits, les philologues du dix-neuvième baignaient dans le climat idéologique extrêmement marqué que j'ai rapidement décrit plus haut. Et, à l'instar de l'idéologie en question, les conclusions pour le moins hâtives et scientifiquement douteuses que de nombreux philologues (Barthold Niebur, Joseph Arthur de Gobineau, Wilhelm von Humboldt, Adolphe Pictet, Jakob Grimm, Karl Müller, etc.) tiraient de leurs observations peuvent être réparties en deux catégories correspondant à deux phases de l'évolution de cette science.

Le projet initial des philologues jusqu'à la moitié du dix-neuvième siècle semble avoir été d'établir une sorte de biographie des peuples à partir de leur observation des phénomènes linguistiques plutôt qu'une étude véritablement

scientifique de l'évolution des langues en question dans un contexte historique. Une telle démarche impliquait une croyance indéfectible en l'existence d'une essence propre à certains peuples, relativement inchangée par l'histoire et les échanges culturels et à partir de laquelle une hiérarchisation de ces peuples était possible, pour ne pas dire inévitable. Au cours de cette phase, que l'on peut qualifier de romantico-raciste, les philologues s'efforçaient de définir le génie particulier des peuples nord européens et, selon les théories, de ses origines ou de son aboutissement hellénique. C'est au cours de cette période que les grands textes mythologiques scandinaves et germaniques ont été publiés et étudiés tandis que l'orientalisme commençait à se développer sérieusement.

Cette phase romantique durant laquelle les historiens de la langue, convaincus de la supériorité de l'occident chrétien se sont faits mythologues, a bien sûr été suivie d'une tentative de donner une dimension scientifique aux mythes qu'ils produisaient. Avec le développement de la philologie comparée, se fondant sur l'étude de la construction d'une langue théorique ancêtre, l'indo-européen, ainsi que sur l'étude de l'hébreu, de l'arabe, du sanskrit et autres langues anciennes, certains philologues en sont venus à postuler que les aryens étaient, de manière inhérente, supérieurs aux peuples sémites et africains pour ne citer qu'eux. Ainsi, l'égyptologue Wallis Budge déclarait :

Even an Egyptian Priest of the highest intellectual attainments would have been unable to render a treatise of Aristotle into the language which his brother priests, without teaching, could understand. The mere construction of the language would make such a thing impossible, to say nothing of the ideas of the great Greek philosopher, which belong to a domain of thought and culture wholly foreign to the Egyptians ¹.

¹ BUDGE Wallis, *The Gods of the Egyptians: Or, studies in Egyptian Mythology*, 2 vols, London, Methuen, 1904, I:143.

De son côté, Ernest Renan estimait que la langue phénicienne n'était, du fait même de sa syntaxe et de ses constructions, pas adaptée au développement de raisonnements purement philosophiques et intellectuels, étant plus apte à exprimer les visions, certes belles mais un peu floues, des oracles.

De même que la Grèce antique, idéalisée jusqu'à l'idolâtrie, avait été l'objet d'un débat que j'ai mentionné plus haut concernant son statut de point de départ ou de point d'arrivée d'une race de surhommes civilisateurs (ou simplement d'hommes, les autres races appartenant à la catégories des sous-hommes), l'Inde s'est trouvée à son tour au centre de toutes les attentions des aryanophiles indo-européanisants et le problème de la diffusion linguistique qui avait été perçue selon un axe nord/sud s'est aggravé d'une hypothèse est/ouest. Mais qui dit diffusion implique rencontres et échanges et l'on avait beau produire du mythe, on n'arrivait pas tout à fait à échapper à l'Histoire. Si la guerre d'indépendance de la Grèce contre l'empire ottoman au cours des années 1820 était perçue comme la fin d'une situation contre-nature où une race inférieure dominait une race supérieure, la réalité de la Grèce de l'époque, même aux yeux des hellénolâtres, ne supportait pas la comparaison avec le mythe de la Grèce des philosophes et des mathématiciens. Et il en allait, bien sûr, de même pour l'Inde. Mais la raison de cette décadence était toute trouvée : les races supérieures avaient été victimes d'hybridations en tout genre ; hybridation génétique, culturelle et, nécessairement, linguistique. La solution à ce problème s'imposait dès lors d'elle-même, il fallait promouvoir et retrouver la pureté de la race, remettre en position de supériorité ceux que Rosny Aîné appelait dans un de ses romans préhistoriques « les grands dolichocéphales du nord ».

Si l'on en croit Tolkien lui-même, mythe et histoire sont indissolublement liés : « History often resembles 'Myth', because they are both ultimately made of the same stuff ² » dit-il dans « On Fairy Stories ». Cette affirmation s'applique à lui-même dans une assez large mesure. En effet, ses biographes — ou devrait-on dire ses hagiographes ? — s'accordent tous à décrire les coups de cœur successifs qu'il a eu dès son plus jeune âge pour certaines langues (le grec et le latin dans un premier temps puis les langues germano scandinaves et celtiques par la suite) ainsi que la convergence de ses activités mythopoétique et logopoétique. Dès lors, son choix de se spécialiser en philologie à Oxford est présenté comme une destinée manifeste. Bien entendu, l'étude des langues anciennes à partir de textes épiques ou mythiques, l'invention de langues et l'élaboration d'une mythologie fictionnelle personnelle entrent en synergie pour aboutir à son œuvre majeure, *The Lord of the Rings*, flanqué de *The Hobbit* et *The Silmarillion*.

Cette synergie est évidente dans *The Silmarillion*, œuvre ancêtre publiée posthumément, dans laquelle il s'attache à produire une mythologie qui commence par le commencement, c'est-à-dire une cosmogonie : « There was Eru, the One, who in Arda is called Ilúvatar; and he made first the Ainur, the Holy Ones, that were the offspring of his thought, and they were with him before aught else was made. »³. Ayant fait cela, il glisse progressivement dans une narration qui relève plus de l'Histoire, plus ou moins sainte, que de la *gesta* divine. C'est dans ce livre que les influences du *zeitgeist* et de la philologie comparée se font le plus sentir.

² TOLKIEN J.R.R., *Tree and Leaf, Smith of Wootton Major, The Homecoming of Beorhtnoth*, London, Unwin Paperbacks, 1982, p. 35.

³ TOLKIEN J.R.R., *The Silmarillion*, London, George Allen and Unwin, 1977, p.15.

Partant, comme dans la Bible, du principe que tout découle d'un être absolument parfait et dont les desseins ne peuvent être entièrement compris par ses créatures, il pose le principe d'une hiérarchisation des créatures. Toujours en imitation de la Bible, il introduit des personnages de nature angélique — les Ainur de la citation qui précède — qu'il hiérarchise déjà : les Valar et leurs subordonnés, les Maïar (« With the Valar came other spirits whose being also began before the World, of the same order as the Valar but of less degree. »⁴). Les choses commencent à se gâter avec l'arrivée des Elfes. En effet, le narrateur, dans une omniscience atteignant au blasphème, nous livre la pensée du Créateur lui-même concernant les Elfes et les Hommes, une pensée selon laquelle les deux races ne se trouvent clairement pas sur un pied d'égalité :

'Behold I love the Earth, which shall be a mansion for the Quendi [les Elfes] and the Atani [les Hommes] ! But the Quendi shall be the fairest of all earthly creatures, and they shall conceive and bring forth more beauty than all my Children; and they shall have the greater bliss in this world. But to the Atani I will give a new gift.' »⁵

Ce don particulier, il faut le souligner, est la mort. Clairement, nul n'est créé mauvais, mais certains sont créés meilleurs que d'autres.

En fait, Tolkien ne laisse pas passer une occasion de souligner la supériorité des Elfes sur les Hommes, que ce soit sur le plan physique (ils sont plus grands, plus beaux, plus forts, plus résistants), intellectuel (ils sont les premiers initiateurs de ces derniers) et, dans une large mesure, sur le plan moral. C'est ainsi que, dès le début de *The Lord of the Rings*, Gandalf, retraçant l'histoire de l'Anneau déclare :

'In Eregion long ago many Elven-rings were made, magic rings as you call them, and they were, of course, of various kinds : some more potent and some less. The lesser rings were only essays in the craft before it was full-

⁴ *Ibid.*, p.30.

⁵ *Ibid.*, p. 41.

grown, and to the Elven-smiths they were but trifles — yet still to my mind dangerous for mortals. But the Great Rings, the Rings of Power, they were perilous.⁶

Par ailleurs, la description de la rencontre initiale entre les Elfes et les Hommes rappelle douloureusement les récits des premières rencontres en hommes blancs et africains, les premiers bienveillants et condescendants et les seconds éperdus de reconnaissance et prêts à déifier ces êtres qui leur semblent supérieurs en tout point :

Thus it was that Men called king Felagund, whom they first met of all the Eldar, Nóm, that is wisdom, in the language of that people, and after him they named his folk Nómin, the Wise. Indeed they believed at first that Felagund was one of the Valar, of whom they had heard rumour that they dwelt far in the West [...]. But Felagund dwelt among them and taught them true knowledge, and they loved him, and took him for their lord, and were ever loyal to the house of Finarfin.⁷

On peut, bien sûr, objecter que les Valar et les Elfes sont des créatures imaginaires et que leur invention ne sert qu'à inscrire le récit dans un genre particulier tel que le décrit Northrop Frye, par exemple, dans sa théorie des modes : « If superior in *kind* to other men, and to the environment of other men, the hero is a divine being, and the story about him will be a *myth* in the common sense of a story about a god »⁸. Mais le problème qui apparaît déjà dans la hiérarchisation que Tolkien met en place des diverses races elfiques dont il retrace l'évolution dans *The Silmarillion* ne peut plus être ignoré dans sa hiérarchisation évidente des races humaines.

Cette hiérarchisation repose sur le principe mentionné précédemment de l'existence de caractéristiques raciales inhérentes aux peuplades diverses indépendamment de tout contexte historique. Je me permettrai ici une citation assez

⁶ TOLKIEN J.R.R., *The Lord of the Rings*, London, Grafton Books, 1991, p. 60.

⁷ TOLKIEN J.R.R., *The Silmarillion*, *op.cit.*, p. 141.

⁸ FRYE Northrop, *Anatomy of Criticism*, Princeton, Princeton University Press, 1973, p.33.

longue, mais qui illustre parfaitement l'influence sur Tolkien de cette pensée qui mêle allègrement caractéristiques physiques, capacités intellectuelles, talents artistiques et force morale :

The Men of the Three Houses thrive and multiplied, but greatest among them was the house of Hador Goldenhead, peer of Elven-lords. His people were of great strength and stature, ready in mind, bold and steadfast, quick to anger and to laughter, mighty among the Children of Ilúvatar in the youth of Mankind. Yellow-haired they were for the most part, and blue-eyed; but not so was Túrin, whose mother was Morwen of the house of Bëor. The Men of that house were dark or brown of hair, with grey eyes; and of all Men they were most like to the Noldor [une race elfique] and most loved by them ; for they were eager of mind, cunning-handed, swift in understanding, long in memory, and they were moved sooner to pity than to laughter. Like to them were the woodland folk of Haleth, but they were of lesser stature, and less eager for lore.⁹

Nous retrouvons cette association de caractéristiques diverses apparemment innées et déterminantes dans la description que Tolkien fait des Elfes au début de *The Silmarillion* et des Hobbits dans le prologue de *The Lord of the Rings*. Mais de « différent » à « supérieur » ou « inférieur » il n'y a qu'un pas et force est de constater qu'il arrive à Tolkien de le franchir. En effet, quelles que soient les nuances qu'il faudra apporter par la suite à ce tableau plutôt sombre, nous trouvons dans le texte une expression que Tolkien semble affectionner et qui me semble assez glaçante à savoir, l'expression « lesser men ». Sur son lit de mort, la mère d'Aragorn dit à son fils : « I am aged by care, even as one of lesser Men »¹⁰. De même, les Núménoriens réservent un traitement de faveur à une race humaine décrite dans ces termes : « The kings showed [the Northmen] favour, since they were the nearest kin of lesser Men to the Dúnedain »¹¹. Les exemples pourraient être multipliés *ad nauseam*. Cela dit, si le qualificatif d'inférieur est déplaisant, il n'est pas aussi accablant que celui de mauvais. Mais une fois de plus, Tolkien se laisse emporter et,

⁹ TOLKIEN J.R.R., *The Silmarillion*, *op.cit.*, p. 148.

¹⁰ TOLKIEN J.R.R., *The Lord of the Rings*, *Op. cit.*, p. 1099.

¹¹ *Ibid.*, p. 1082.

obéissant à la logique de sa construction historico mythologique et à l'influence de son époque et de sa formation, il en arrive parfois — mais ce propos devra être nuancé — à la terrible équation « différent – inférieur – mauvais ».

Middle-earth passe par deux crises sacrificielles durant lesquelles les forces du mal ou du chaos obéissent respectivement à Morgoth et Sauron. Au cours de ces deux crises Tolkien, qui prend bien soin de présenter le mal comme le résultat d'une corruption et non comme un état initial, ne peut s'empêcher de donner le pire des rôles aux hommes de couleur. Dans *The Silmarillion*, il est indiqué que, dès leur apparition dans le monde, les hommes, tous les hommes, tombent sous l'influence de Morgoth ; trois des races humaines rejettent cette influence, partent en exode, rencontrent les Elfes et s'allient à eux. Comme de juste, ces repentis sont de type physique scandinave ou celte et se voient parés des plus hautes qualités. Les autres, petits, sombres de peau et de crin s'entêtent dans leur égarement. Ainsi, lors de la première alliance des Elfes et des Hommes contre Morgoth, les Elfes et leurs alliés humains sont trahis par des hommes que le narrateur nomme « the Swarthy Men » et qu'il décrit de la manière suivante : « these Men were short and broad, long and strong in the arm; their skins were swart or sallow, and their hair was dark as were their eyes »¹². Pire, une fois Morgoth défait, ils refusent de se repentir et, dans un style éminemment biblique, Tolkien résume leur destin de la manière suivante :

In the Great Battle when at last Morgoth was overthrown and Thangorodrim was broken, the Edain alone of the kindreds of Men fought for the Valar, whereas many others fought for Morgoth. And after the victory of the West those of the evil Men who were not destroyed fled back into the east, where many of their race were still wandering in the unharvested lands, wild and lawless, refusing alike the summons of the Valar and of Morgoth. And the evil Men came among them, and cast over them a shadow of fear, and they took them for kings.¹³

¹² *Ibid.*, p.157.

¹³ *Ibid.* p. 259.

Dans *The Lord of the Rings*, les descendants de ces derniers se rangent systématiquement du côté de Sauron ; ils viennent de contrées qui se nomment Harad et Khand. Si le nom de ces contrées n'est pas suffisamment suggestif, il me faut signaler que, sur la carte dessinée par Pauline Baynes et approuvée par Tolkien, un chameau orne la contrée en question, que ces guerriers se battent à dos d'éléphants et à coup de cimenterres. Il devient dès lors difficile, en lisant la description de la grande bataille aux portes de Minas Tirith, de ne pas penser aux affrontements entre Croisés et Arabes.

Ainsi, en plus de voir certaines races humaines décrites comme similaires mais inférieures, nous voyons la hiérarchisation raciale faire état d'une race moralement inférieure, plus encline que les autres à se laisser corrompre par le représentant suprême du mal (qu'il s'agisse de Morgoth ou de son successeur, Sauron) ainsi que le montre cette remarque d'un soldat de Gondor : « Now of late we have learned that the Enemy has been among [the Southrons], and they are gone over to him, or back to him—they were ever ready to His will—as have so many also in the East »¹⁴. Dès la mise en place de la situation politique et militaire en Middle-earth au moment de la crise de l'Anneau, ces races retrouvent, des millénaires après leur trahison originelle, leur rôle de salauds historiques ou mythiques : « We were outnumbered, » déclare Boromir au conseil d'Elrond, « for Mordor has allied itself with the Easterlings and the *cruel* Haradrim »¹⁵. Ces hommes fourbes et cruels sont des Arabes, bien sûr, mais aussi des Noirs si l'on en croit la description que Tolkien fait de certains d'entre eux : « out of Far Harad black men like half-trolls with white

¹⁴ TOLKIEN J.R.R., *The Lord of the Rings*, *Op. cit.*, p. 685-686.

¹⁵ *Ibid.*, p. 262 (c'est moi qui souligne).

eyes and red tongues »¹⁶. Si nous voyons ici l'histoire se répéter à l'identique au point de se fondre dans le mythe, il est par ailleurs fait état d'un changement qui rappelle inmanquablement la raison avancée par certains philologues et anthropologues pour expliquer la décadence de la Grèce antique et, à sa suite, de l'occident chrétien : j'ai nommé l'hybridation.

En effet, si la supériorité des Núménoriens résulte d'un choix moral — celui de s'allier aux Elfes contre Morgoth et de leur rester fidèles malgré une défaite probable —, choix qui leur vaut un traitement de faveur (une vie plus longue, une beauté et une force plus grandes, plus de sagesse que les autres hommes, etc.), leur déclin résulte également d'une déchéance morale essentiellement due à l'orgueil ; nous reviendrons sur ce point. Mais l'orgueil n'est malheureusement pas la seule raison de cette déchéance. Sur le plan « historique » et « politique », la grande crise du royaume de Gondor au terme de laquelle Sauron retrouve son pouvoir résulte du mariage d'un héritier au trône et d'une femme issue de ces races inférieures :

From this marriage came later the war of the kin-strife.

For the high men of Gondor already looked askance at the Northmen among them; and it was a thing unheard of before that the heir of the crown, or any son of the King should wed one of lesser and alien race. There was already rebellion in the southern provinces when King Valacar grew old. His queen had been a fair and noble lady, but short-lived according to the fate of lesser Men, and the Dúnedain feared that her descendants would prove the same and fall from the majesty of the Kings of Men.¹⁷

Cette tendance à l'hybridation se poursuit malgré tout (« After the return of Eldacar [le fils de Valacar] the blood of the kingly house and other houses of the Dúnedain

¹⁶ *Ibid.* p. 879.

¹⁷ *Ibid.*, p. 1083.

became more mingled with that of lesser Men »¹⁸) jusqu'à ce qu'il ne se trouve plus dans le royaume de Gondor d'héritier « de sang pur » — concept douteux s'il en est — et que le pouvoir passe aux mains des Intendants. Le résultat, tel que le narrateur le résume, est le suivant : « The wisdom and life-span of the Númenorians also waned as they became mingled with lesser Men »¹⁹. Cette citation qui apparaît dans un des appendices fait écho à un passage qui se trouve, lui, dans le corps du texte : « and indeed the span of their lives had now waned to little more than that of other men [...], save in some houses of purer blood »²⁰. À ce propos, une des raisons pour lesquelles Aragorn peut prétendre au trône et meurt à l'âge biblique de cent quatre-vingt-dix ans est justement que lui est de sang númerorien pur ainsi qu'il le déclare à Gandalf : « [I am] of the race of the West unmingled »²¹.

En bon philologue (il déclare dans la préface de *The Lord of the Rings* : « it [*The Lord of the Rings*] was primarily linguistic in inspiration and was begun in order to provide the necessary background of 'history' for Elvish tongues »²²), Tolkien place la langue au centre de ses préoccupations narratives et à cette hiérarchisation des races correspond une hiérarchisation des langues. La langue « noble » par excellence est le quenya, c'est la langue parlée par les Elfes qui ont fait le voyage à Valinor, terre des Valar, avant de revenir à Middle-earth. Elle est décrite comme une langue liturgique et sacrée : « It was no longer a birth-tongue, but had become, as it were, an 'Elven-latin', still used for ceremony, and for high matters of lore and

¹⁸ *Ibid.*, p. 1084.

¹⁹ *Ibid.*, p. 1121.

²⁰ *Ibid.*, p. 894.

²¹ *Ibid.*, p. 1007.

²² *Ibid.* p. 9

song »²³. Moins expressive et riche est le sindarin, la langue parlée par les Elfes qui n'ont jamais quitté Middle-earth. Viennent ensuite les diverses langues humaines.

La situation linguistique en Middle-earth est que toutes les races peuvent communiquer grâce à une langue commune, hybride de quenya et de núménorien, une sorte d'indo-européen fictif, un pidgin elvish dégradé par rapport à la langue elfique dont il est dérivé, mais plus euphonique que la langue humaine originelle : « the *Westron* was a mannish speech, though enriched and softened under Elvish influence »²⁴. Or un des symptômes de la déchéance des Núménoriens est leur rejet de la langue elfique :

The Kings and their followers little by little abandoned the use of the Eldarin tongues; and at last the twentieth King took his royal name, in Númenorean form, calling himself Ar-Adûnakhôr, 'Lord of the West' [...]. And indeed Ar-Adûnakhôr began to persecute the Faithful and punished those who used the Elven-tongues openly; and the Eldar came no more to Númenor.²⁵

Inévitablement, chaque tentative de restauration de l'ordre ancien caractérisé par la hiérarchie des races et leur pureté passe par un retour à la langue elfique ancêtre. Les Fidèles (« the Faithful ») qui sont épargnés lors de l'engloutissement de Númenor, nous venons de le voir, continuent à la parler malgré les persécutions et, à la fin de *The Lord of the Rings*, Aragorn en accédant au trône la réhabilite. À un prince, surpris que Pippin appelle le futur roi « Strider », et qui demande ironiquement si Aragorn règnera sous un autre nom, ce dernier répond :

'Verily, for in the high tongue of old I am *Elessar*, the Elfstone, and *Evinyatar*, the renewer [...]. But Strider shall be the name of my house, if that is ever established. In the high tongue it will not sound so ill, and *Telcontar* I will be and all the heirs of my body.'²⁶

²³ *Ibid.* p. 1162.

²⁴ *Ibid.* p. 1162.

²⁵ *Ibid.* p. 1073.

²⁶ *Ibid.* p. 897.

Les Dunlendings — on pourrait aussi bien dire les arabes (« *Dunland and Dunlending* are the names that the Rohirrim gave to them, because they were swarthy and dark-skinned »²⁷) — s'accrochent, eux, à leur propre langue par haine des autres races. Enfin, à l'autre bout du spectre, tout en bas de la hiérarchie des langues nous trouvons la langue de Mordor dont Jenny Turner déclare dans le *London Review of Books* du 15 novembre 2001 qu'elle lui rappelle le turc et il serait étonnant qu'elle soit la seule à le penser et que cette ressemblance soit un pur hasard.

On se demande, au terme de ce tableau bien noir que je viens de dresser, comment *The Lord of the Rings*, publié une dizaine d'années après la seconde guerre mondiale, a pu avoir le succès phénoménal qu'il a eu alors que, eu égard à l'état d'esprit de l'époque, il aurait dû soulever un tollé général. La raison en est probablement que le tableau est un peu trop noir en ce sens que j'ai un peu triché en mettant l'accent sur des aspects de l'œuvre qui sont, hélas, bien là, mais en les isolant de leur contexte.

II- IL ÉTAIT UNE FOI

The Lord of the Rings, qui a été essentiellement écrit pendant la seconde guerre mondiale, contient des énormités telles que cet impromptu cours d'histoire donné par Faramir à Frodo et Sam :

'For so we reckon Men in our lore, calling them the High, or Men of the West, which were the Númenoreans; and the Middle Peoples, Men of the

²⁷ *Ibid.* p. 1164.

Twilight, such as are the Rohirrim and their kin that dwell still far in the North; and the Wild, Men of Darkness.’²⁸

Et pourtant, au cours de la même période, Tolkien envoyait à son fils Christopher posté en Afrique des lettres dans lesquelles il comparait Hitler à Sauron et à un orque. Dès 1938, en fait, quand la maison d’édition allemande Rütten und Loening s’enquérissait de ses origines aryennes et de l’absence de toute parenté juive dans ces ancêtres en vue de publier *The Hobbit* en traduction allemande, il envoyait deux lettres, une à ses éditeurs anglais, Allen and Unwin, l’autre aux éditeurs allemands où il affirmait en termes vigoureux son mépris pour les théories racistes nazies. Dans la première, il écrit :

I do not regard the (probable) absence of all Jewish blood as necessarily honourable; and I have many Jewish friends and should regret giving any colour to the notion that I subscribed to the wholly pernicious and unscientific race doctrine.²⁹

Dans la seconde, il déclare, non sans provocation, qu’à sa connaissance, il n’a malheureusement pas de liens de sang avec ce « peuple talentueux »³⁰. De manière plus détaillée et qui fait explicitement état de sa fascination pour la culture « nordique » dont Hitler revendiquait l’héritage, il écrit à son fils Michael en 1941 :

I have spent most of my life, since I was your age, studying Germanic matters [...]. There is a great deal more force (and truth) than ignorant people imagine in the ‘Germanic’ ideal [...]. I suppose I know better than most what is the truth about this ‘Nordic’ nonsense. Anyway, I have in this War a burning private grudge [...]: against that ruddy little ignoramus Hitler [...]. Ruining, perverting, misapplying, and making for ever accursed, that noble northern spirit, a supreme contribution to Europe, which I have ever loved, and tried to present in its true light. Nowhere, incidentally, was it nobler than in England, nor more easily sanctified and Christianized.³¹

²⁸ *Ibid.*, p. 705

²⁹ TOLKIEN J.R.R., *The Letters of J.R.R. Tolkien*, London, George Allen and Unwin, 1981, p. 37.

³⁰ *Ibid.* p. 37.

³¹ *Ibid.* p. 55-56.

Nous voyons ici les limites de l'influence, malgré tout évidente, des philologues et penseurs racistes du dix-neuvième siècle.

Une fois de plus, le contexte dans lequel *The Lord of the Rings* a été écrit peut contribuer à nous éclairer sur les positions de son auteur. Clairement, Hitler n'est pas apparu *ex nihilo* et, avant que la guerre n'éclate, son discours trouvait des échos un peu partout en Europe. Je ne parle pas ici des anti-sémites inconditionnels et des enragés de la race pure, mais des gens ordinaires aux positions plutôt modérées pour l'époque. Au cours de cette période où le colonialisme se pensait triomphant alors même qu'il s'apprêtait à s'effondrer, où le quidam moyen utilisait, sans penser à mal et sans avoir une conscience très claire de leurs connotations, des mots tels que « nègre », « sauvage », « primitif », etc., la supériorité de la race blanche allait de soi pour beaucoup de gens. Il me semble que la guerre et les horreurs commises par les nazis ont révélé, en allant jusqu'au bout de la logique de ce discours, à quel point ce dernier était, pour reprendre l'expression de Tolkien, pernicieux. À en juger par son œuvre, il apparaît que lui aussi a vécu la guerre et le nazisme comme un choc salutaire. Mais, plutôt que réviser radicalement ses positions, il s'est contenté de les nuancer, introduisant ainsi dans sa cosmogonie et dans la représentation de son monde imaginaire une tension idéologique qui atteint par moments à la contradiction pure et simple.

En effet si, comme nous l'avons vu, les races de Middle-earth sont clairement hiérarchisées, cette hiérarchisation ne correspond pas tout à fait à l'équation manichéenne dont je parlais précédemment selon laquelle les races supérieures seraient bonnes et les races inférieures mauvaises. En ce qui concerne les Elfes et

les Núménoriens, races privilégiées par l'auteur et — à l'intérieur du récit — par le Créateur, elles sont toutes deux l'objet d'une Chute qui résulte de leur orgueil. Dès lors, si la supériorité des Núménoriens est clairement attestée, elle les mène, au terme d'une première phase civilisatrice qui ressemble à s'y méprendre à la posture induite par le principe du fardeau de l'homme blanc, à une attitude agressivement colonisatrice à l'égard des races inférieures, attitude que le narrateur condamne sans équivoque. La citation suivante résume cette première phase d'intentions bienveillantes :

And the Dúnedain came at times to the shores of the Great Lands, and they took pity on the forsaken world of Middle-earth [...]. For most of the Men of that age that sat under the Shadow were now grown weak and fearful. And coming among them the Númenoreans taught them many things. Corn and wine they brought, and they instructed Men in the sowing of seed and the grinding of grain, in the hewing of wood and the shaping of stone, and in the ordering of their life, such as it might be in the lands of swift death and little bliss.³²

Bien entendu, la réaction de ces hommes inférieurs est de déifier ces visiteurs généreux, tellement plus grands, beaux, forts et intelligents qu'eux-mêmes. Nous retrouvons ici un écho étonnamment proche de la rencontre originelle entre les Elfes et les Hommes. Mais à mesure que leur orgueil et leur jalousie à l'égard de l'immortalité des Elfes grandissent, leur fardeau moral d'hommes blancs laisse la place au fardeau de leur butin et la mission civilisatrice se transforme en entreprise de pillage et d'oppression :

[...] they desired now wealth and dominion in Middle-earth [...]. Great harbours and strong towers they made, and there many of them took up their abode; but they appeared now rather as lords and masters and gatherers of tribute than as helpers and teachers. And the great ships of the Númenoreans were borne east on the winds and returned ever laden, and the power and majesty of their kings were increased; and they drank and they feasted and they clad themselves in silver and gold.³³

³² TOLKIEN J.R.R., *The Silmarillion*, *op.cit.*, p. ???*.

³³ *Ibid.* p. ???*.

Dans cette affirmation des limites de la supériorité raciale, Tolkien, en contradiction évidente avec la position qui semble se dégager de sa hiérarchisation des races, s'avère assez conscient des méfaits et de la dimension moralement injustifiable du colonialisme. Ainsi, dans *The Lord of the Rings*, Aragorn, personnage survalorisé par ailleurs, est remis à sa place quand il refuse de confier son épée au garde avant de rencontrer le roi Théoden :

Aragorn stood a while hesitating. 'It is not my will,' he said, 'to put aside my sword or to deliver Andúril to the hand of any other man.'

'It is the will of Théoden,' said Háma.

'It is not clear to me that the will of Théoden son of Thengel, even though he be the lord of the Mark, should prevail over the will of Aragorn son of Arathorn, Elendil's heir of Gondor.'

'This is the house of Théoden, not of Aragorn, even were he King of Gondor in the seat of Denethor,' said Háma, stepping swiftly before the doors and barring the way.³⁴

La supériorité raciale, même quand elle est clairement établie, ne donne donc pas dans l'univers de Tolkien le droit d'opprimer l'autre ou de lui retirer sa souveraineté et son libre-arbitre, fût-ce pour son bien. À ce propos, le narrateur déclare clairement dans *The Silmarillion* que, chaque fois que les Valar, malgré leur indicible supériorité et l'étendue de leur sagesse, ont imposé une décision aux Elfes ou aux Hommes, il n'en est rien sorti de bon. De même, dans *The Lord of the Rings* quand Saruman, un Maïa, se propose de dominer les races humaines pour faire enfin régner l'ordre et l'harmonie, Gandalf dénonce ce discours comme l'expression déguisée d'un désir de pouvoir qui ne peut mener qu'au remplacement de Sauron par un dictateur tout aussi monstrueux.

Il ressort de l'œuvre de Tolkien une immense méfiance à l'égard du pouvoir et il me semble que, plus que dans une conscience claire de l'injustice historique et

³⁴ TOLKIEN J.R.R., *The Lord of the Rings*, Op. cit., p.533.

politique de ce que représente le colonialisme et l'oppression des peuples, il faut rechercher l'origine de cette méfiance dans la foi religieuse de l'auteur. La position de Saruman, même si elle était sincère, serait condamnable car elle est téléologiquement inacceptable : la fin ne justifie pas les moyens en Middle-earth et des moyens corrompus ne peuvent que corrompre le résultat. Et clairement, pour Tolkien, la corruption suprême réside dans le pouvoir. La supériorité des Nûménéoriens ne leur donne pas, nous l'avons vu, le droit d'opprimer les races inférieures et elle ne leur donne pas ce droit parce que, tout inférieurs qu'ils soient, ces *lesser Men* sont, dans l'esprit de l'auteur, autant que les premiers des créatures de Dieu et à ce titre ont droit au libre-arbitre. Les Nûménéoriens entrent en déchéance parce qu'ils se sont mélangés aux races inférieures, mais aussi et surtout parce que leur supériorité leur est montée à la tête et que leur orgueil les a mené à leur perte.

Je disais plus haut que Tolkien en arrive par moments à se contredire, ceci est particulièrement vrai en ce qui concerne le problème de l'hybridation. Nous avons vu les effets de cette dernière sur la race des Nûménéoriens et ils sont clairement présentés comme délétères, mais en incorrigible romantique (et en non moins incorrigible Chrétien), Tolkien affirme, en toute contradiction, que l'amour transcende les catégories raciales et mène, non pas à la déchéance, mais à la régénération du monde. Ainsi, son Histoire de Middle-earth est marquée par des unions qui, dans la logique de son discours, devraient être considérées comme contre-nature — et le sont d'ailleurs par certains des protagonistes — mais qui s'avèrent bénéfiques et déterminantes dans sa représentation de l'éternel combat entre les forces du bien et du mal.

La première de ces unions concerne un roi Elfe, Elu Thingol, et une Maïa nommée Melian ; c'est à dire deux êtres d'une nature radicalement différente, l'un étant un être de chair et de sang et l'autre un esprit incarné. Les enfants de cette union sont décrits de la manière suivante : « And of the love of Thingol and Melian there came into the world the fairest of all the Children of Ilúvatar that was or shall ever be »³⁵. Il s'agit de Lúthien Tinúviel, hybride d'Elfe et d'Ange, dont Beren, un homme mortel, tombe amoureux. Le traitement que Tolkien réserve à ce récit est assez étonnant. L'union entre Thingol et Melian ne pose en effet aucun problème, nul interdit ne semble bravé, ni les Valar, ni les Elfes n'y trouvent quoi que ce soit à redire. En revanche, quand sa fille tombe amoureuse d'un mortel, Thingol le prend très mal, comme tout père abusif, bien sûr, mais aussi parce qu'à ses yeux, alors même qu'il s'est uni lui-même à une créature d'une nature bien supérieure à la sienne, il s'agit d'une mésalliance inadmissible avec un être inférieur. Nous sommes en présence d'un cas classique de paille et de poutre. Quand Beren lui révèle son amour pour Lúthien, il réagit ainsi : « Death you have earned with these words; and death you should find suddenly, had I not sworn an oath in haste; of which I repent, baseborn mortal, who in the realm of Morgoth has learnt to creep in secret as his spies and thralls »³⁶.

Il ne fait aucun doute que, dans cet épisode, Tolkien condamne cette opposition paternelle qui trouve en partie sa source dans les préjugés raciaux. Beren est élevé aux nues par un narrateur que les superlatifs ne rebutent pas, Thingol, précédemment glorifié, est désormais présenté comme un despote grincheux et malhonnête qui finit par perdre le soutien de sa femme avant de perdre son royaume

³⁵ TOLKIEN J.R.R., *The Silmarillion*, *op.cit.*, p. ???*.

³⁶ *Ibid.* p. ???*.

et sa vie, et le grand vainqueur de ce récit élégiaque est l'amour qui transcende les barrières raciales et la mort elle-même. Ce schéma de l'union héroïque d'un homme et d'une elfe se reproduit deux fois par la suite dans un jeu généalogique complexe et quelque peu incestueux pour culminer dans l'union d'Aragorn et d'Arwen à la fin de *The Lord of the Rings*. C'est ainsi que dans un paradoxe vertigineux, l'hybridation entre les Elfes et les Hommes vient contrebalancer l'hybridation entre les Hommes de Númenor et les races inférieures et relance la lignée royale. N'étant pas avare de paradoxes tolkien va encore plus loin dans son jeu dialectique quelque peu retors. En effet, dans la floraison de mariages qui marquent la fin du récit, Faramir — dont Gandalf nous apprend qu'il est, par les hasards de la génétique, de race númenorienne presque pure — choisit, en toute connaissance de cause, d'épouser Éowyn, une cavalière de Rohan issue de ces « Middle Peoples » dont il a parlé à Frodo et Sam :

'Then must I leave my own people, man of Gondor ?' she asked. 'And would you have your proud folk say of you: "There goes a lord who tamed a wild shieldmaiden of the North! Was there no woman of the race of Númenor to choose?"'

'I would,' said Faramir. And he took her in his arms and kissed her under the sunlit sky, and he cared not that they stood high upon the walls in the sight of many.³⁷

Nous voyons donc Tolkien hiérarchiser les races et évoquer avec nostalgie l'époque révolue où ces races étaient pures et, dans le même mouvement, au nom de principes moraux et téléologiques, au nom du libre-arbitre, de l'affirmation de la valeur individuelle et de l'amour, condamner sans appel ceux de ses personnages qui exaltent l'appartenance à une race supérieure et pure et dénoncent l'hybridation. Nous avons vu l'exemple de Thingol, je mentionnerai cette fois celui de Boromir.

³⁷ TOLKIEN J.R.R., *The Lord of the Rings*, *Op. cit.*, p.1001.

Dès son introduction dans le récit, le personnage est présenté comme valeureux et paré de grandes qualités mais tout est également fait pour qu'il ne soit pas sympathique aux yeux du lecteur (il est imbu de lui-même, désireux de pouvoir et constamment en quête de reconnaissance). Bien entendu, Boromir échoue au test de l'Anneau. Au cours de cette scène où — à mon sens, délibérément — Tolkien lui fait tenir un discours de nature plutôt hitlérienne (« The fearless, the ruthless, these alone will achieve victory »), il oppose un méprisant « elves and half-elves and wizards » à un fier « true-hearted men » avant de conclure : « If any mortals have claim to the Ring, it is the men of Númenor, and not halflings »³⁸. Dans le contexte de l'œuvre, la condamnation est sans appel et le repentir subséquent et la mort héroïque du personnage la modère à peine : en lui réservant une fin rédemptrice, l'auteur lui accorde une sorte d'absolution narrative de principe, cependant le lecteur est bien content de le voir quitter le récit. Mais nous retrouvons ce paradoxe vertigineux quand nous apprenons par Gandalf que Faramir, le propre frère de Boromir, qui lui est assez sage et tolérant pour renoncer à l'Anneau et épouser une femme de race inférieure, est justement plus sage et tolérant que son aîné parce qu'il est de race Núménorienne presque pure là où Boromir ne l'était pas :

'[Denethor] is not as other men of this time, Pippin, and whatever be his descent from father to son, by some chance the blood of Westrenesse runs nearly true in him; as it does in his other son, Faramir, and yet did not in Boromir whom he loved best.'³⁹

J'ai hésité entre les termes contradiction et paradoxe pour décrire la position de Tolkien, mais qu'il s'agisse de l'une ou de l'autre, le résultat est que son œuvre laisse apparaître de grandes tensions en ce qui concerne sa représentation des races ; des

³⁸ *Ibid.*, p.418-419.

³⁹ *Ibid.*, p. 789-790.

tensions presque irréconciliables mais qui, me semble-t-il, contribuent largement à l'intérêt de l'œuvre et à son succès.

III- UN BON ROI REVENU DE LOIN

Nous l'avons vu, à une vision hiérarchisée et morcelante se superpose une vision unifiante éminemment chrétienne puisqu'elle suit le schéma élévation, orgueil, chute et rédemption. Dans cette seconde vision, l'appartenance à une race donnée, objet de fierté légitime, se trouve relativisée par la nécessité de la reconnaissance de l'autre et le danger, systématiquement signalé, du glissement de la fierté légitime dans l'orgueil ethnocentriste autodestructeur. Ici, le paradoxe qui se profile derrière la hiérarchisation des races est que c'est justement cette dernière qui permet la relativisation de la position qu'un personnage occupe dans la hiérarchie ainsi que l'illustre la rencontre entre Aragorn et Arwen :

“Estel I was called,” he said: “But I am Aragorn, Arathorn’s son, Isildur’s heir, Lord of the Dúnedain”; yet even in the saying he felt that this high lineage, in which his heart had rejoiced, was now of little worth, and as nothing compared to her dignity and loveliness.⁴⁰

Cet apprentissage de l'humilité et de l'altérité qui se poursuit par les épreuves que doit subir le personnage d'Aragorn pour reconquérir le trône — condition *sine qua non* pour épouser Arwen — permet à Tolkien de finir son récit sur l'établissement d'une monarchie éclairée où les diverses races pourront cohabiter sans qu'aucune ne puisse en opprimer une autre. Vers la fin du récit, Gandalf explique à l'aubergiste de Bree que Middle-earth a de nouveau un roi et quand l'aubergiste en question exprime le souhait que ledit roi laisse Bree tranquille Gandalf répond : « He will [...].

⁴⁰ *Ibid.*, p. 1095.

He knows it and loves it.' »⁴¹ ; il en va de même pour les autres régions de Middle-earth où les autorités locales sont confirmées et l'autonomie garantie. Nous sommes loin de la situation coloniale que j'ai décrite précédemment, qu'il s'agisse de la phase bienveillante ou rapace. Bien sûr, Tolkien ne garantit pas que les descendants d'Aragorn seront aussi éclairés, en fait, il garantit le contraire. Aragorn apparaît comme un avatar d'Elros, fondateur de la dynastie, et le lecteur sait qu'après le règne de ce dernier et de quelques uns de ses descendants, la situation a fini par se dégrader. De plus, grâce à un certain nombre de procédés sur lesquels je ne m'étendrai pas ici, l'auteur cheville le monde de Middle-earth à notre monde réel et si la situation était restée intacte, le lecteur le saurait.

Ces efforts constants de l'auteur pour résoudre les tensions et les contradictions sauvent son œuvre d'un racisme manichéen qu'on aurait, j'espère l'avoir démontré, tort de lui reprocher. La tension entre Mythe et Histoire, l'un requérant des personnages presque unidimensionnels et des situations tranchées, l'autre des personnages complexes et des situations ambiguës, donne une saveur toute particulière à *The Lord of the Rings*, malgré les égarements de l'auteur. Et, clairement, cette tension entre Mythe et Histoire reflète une des contradictions de Tolkien. Lui qui déclarait dans « On Fairy Stories » que l'histoire et le mythe étaient faits du même matériau affirme dans la préface de *The Lord of the Rings* : « The real war does not resemble the legendary in its process or its conclusion »⁴². Bien sûr, le lecteur est immédiatement amené à choisir son camp, mais si les suprêmement méchants sont défaits ou détruits à la fin, les bons ne sont bons que de manière fragile, temporaire et relative.

⁴¹ *Ibid.*, p. 1031.

⁴² *Ibid.*, p. 11.

De même, nous repérons une autre tension déterminante dans l'œuvre, celle qui résulte de la coexistence d'éléments empruntés à la mythologie germano-scandinave et d'éléments empruntés à la mythologie judéo-chrétienne. Son propre effort de christianisation de mythes et de thèmes empruntés à la tradition nordique contribue à une représentation schizoïde qui sauve le texte de la mièvrerie ou du crypto fascisme que l'on peut facilement trouver à l'œuvre dans un certain nombre de récits de *heroic fantasy*. Après tout, ce ne sont pas les grands guerriers musculeux, aux yeux clairs qui sauvent Middle-earth en détruisant l'Anneau de Sauron, mais bien de petits hobbits aux pieds velus, petit-bourgeois, ruraux et pantouflards, affublés du titre légèrement méprisant de « halflings » par les premiers.

Face à ces tensions, à ces contradictions, le lecteur se retrouve à la fois rassuré, pris par la main et un peu perdu comme s'il regardait l'habit de Saruman tel que le décrit Gandalf : « I looked then and saw that his robes, which had seemed white, were not so, but were woven of all colours, and if he moved they shimmered and changed hue so that the eye was bewildered »⁴³. Et pourtant, pour Tolkien, il était essentiel que le lecteur s'y retrouve ; il déclare à ce propos dans « On Fairy Stories » : [children] were more concerned to get the Right side and the Wrong side clear. For that is a question equally important in History and in Faërie »⁴⁴. Dans son œuvre, le lecteur sait qui a tort, mais n'est pas toujours sûr de qui a raison, car face à une pureté qui garantit la supériorité de la race mais qui la mène à une faillite morale et la déshumanise, la transgression du mélange vient redéfinir les valeurs fondamentales dans des contextes qui oscillent entre l'élégiaque et le tragique. La fin

⁴³ *Ibid.*, p. 276.

⁴⁴ TOLKIEN J.R.R., *Tree and Leaf, Smith of Wootton Major, The Homecoming of Beorhtnoth*, *op. cit.*, p. 42.

heureuse est teintée d'une grande tristesse et il est établi que le bonheur sera de plus ou moins courte durée.

La question reste donc posée : le renoncement à la pureté de la race est-il une élévation de l'inférieur ou un abaissement du supérieur ? Et la réponse est, nécessairement, les deux. Pour Tolkien, la pureté de la race, concept dangereux et douteux s'il en est, est une manifestation de la situation mythique par excellence, celle de la venue au monde, de l'accession à l'existence, un moment qu'Éliade décrit justement comme « pur et fort ». En conséquence, il n'est pas étonnant que la perte de cette pureté s'accompagne dans son œuvre d'un sentiment élégiaque. On serait en droit de lui reprocher cette nostalgie des origines si, parallèlement, il ne procédait pas à une relativisation de cette pureté et une exaltation de la valeur individuelle qui permet de transcender l'appartenance raciale pour fonder la validité d'une promesse de réconciliation eschatologique ; une promesse faite au lecteur dès le premier chapitre de *The Silmarillion*. Car la cosmogonie de Tolkien commence par un chœur d'anges, un chant sublime mais faussé par Melkor, alias Morgoth, un chant qui devra être repris à la fin des temps :

Never since have the Ainur made any music like to this music, though it has been said that a greater still shall be made before Ilúvatar by the choirs of the Ainur and the Children of Ilúvatar after the end of days. Then the themes of Ilúvatar shall be played aright, and take being in the moment of their utterance, for all shall then understand fully his intent in their part, and each shall know the comprehension of each, and Ilúvatar shall give to their thoughts the secret fire, being well pleased.⁴⁵

CONCLUSION

⁴⁵ TOLKIEN J.R.R., *The Silmarillion*, op.cit., p. ???*.

Il est clair que Tolkien, quoi qu'en disent ses incondtionnels, a quelque chose à se faire pardonner sur le plan idéologique. Et il appartient à chaque lecteur individuel de décider si la hiérarchisation des races et la nostalgie de leur pureté suscitent en lui une allergie définitive ou si elle sont pardonnables eu égard à l'immense qualité littéraire du texte et à sa complexité. Mais de réduire l'œuvre à une célébration pure et simple de la race pure et de la supériorité de l'Homme Blanc est, j'espère l'avoir démontré, une imposture. À ma connaissance, l'œuvre n'a d'ailleurs pas été récupérée par les mouvements néo-nazis ou suprématistes, en revanche, paradoxalement, ce sont les hippies non-violents et antimilitaristes qui couvraient les murs du métro new-yorkais du graffiti « Frodo lives » dans les années soixante. Mais même si le contraire s'était produit, la qualité de l'œuvre n'en serait pas remise en question. Elle est due, entre autres excellentes raisons, au chatolement narratif et discursif qui nous fait incessamment passer d'un optimisme enraciné dans une foi religieuse exacerbée à un pessimisme poignant. Ironiquement, c'est l'hybridité même de cette œuvre torturée et écartelée qui contribue à la fascination qu'elle continue d'exercer.